

Pierre a déjà compris les motifs d'excitation du vieux, lorsque celui-ci le fait pénétrer sous un hangar attenant à la grange, qu'il n'avait pu remarquer depuis la cour. L'odeur se fait plus insistante, comme si l'on s'enfonçait peu à peu dans un grisant vertige d'alcool. Une odeur tenace, qui se plaque aux narines, à peine adoucie par quelques traits fruités. Sous un toit de tôle ondulée, monsieur Valade a ramené vers lui une bâche maintenue par des cordelettes. Il rejette légèrement en arrière sa casquette bleue, frotte machinalement son crâne lisse, dans une posture d'extase chaque jour renouvelée.

Le hangar est ouvert sur un champ qui se dilue dans le ciel gris, mais l'alambic tend sa bedaine cuivrée à quelques rayons de soleil qui ont réussi une héroïque percée pour saluer sa prestance. Madame Valade continue de jeter des regards craintifs sur Pierre, elle a capitulé, ne parle plus, le mal est fait.

Le repérage des fabrications clandestines d'alcool ne relève pas des compétences de Pierre. Un frisson furtif le parcourt pourtant, car il sait qu'il va pouvoir monnayer l'info un bon prix à un agent des douanes. Depuis qu'au nom de la santé publique, et aussi, c'est un secret de polichinelle, sous la pression des lobbies viticoles, le haro a été mis sur cette fabrication hors appellations contrôlées, les anciens distillateurs ambulants se sont retrouvés dans le collimateur des autorités. Les derniers représentants de cette noble geste, qui sillonnaient les campagnes périgordes de hameau en hameau, rubiconds prophètes perchés sur leur tracteur, ont dû cesser sur-le-champ leurs activités. Alors, un alambic, par les temps qui courent, c'est le jackpot. On est certain

qu'il en subsiste quelques-uns, devenus sédentaires, vers lesquels s'empresse le voisinage comme à un pèlerinage idolâtre, mais il est très rare pour les douaniers de mettre le grappin dessus, tant prévaut dans ce domaine la plus inviolable des omertás. Personne ne s'est résigné à laisser périr la bonne vieille gnôle, qui joue si bien les pousse-café de fin de banquet et désinfecte les bobos en tout genre.

Le vieux Valade, ravi, confond sa propre émotion, pure et sentimentale, avec celle, vénale, de Pierre. Il tient à se lancer prestement dans une démonstration de distillation. Ça tombe bien, après avoir été stockée dans des barriques étanches, voilà bientôt trois semaines que la mirabelle fermente dans un imposant baquet, et le « lambinier », ainsi qu'aime lui-même à se qualifier l'expert, a déjà extrait quelques litres du précieux liquide, qu'il préserve dans des bonbonnes enveloppées d'une fine résille de fer.

Pierre consulte discrètement sa montre, le temps perdu lui est moins douloureux depuis qu'il a découvert l'installation. Le vieux transvase les fruits dans la cuve, avant de la clore hermétiquement, par un lourd couvercle qui rappelle à Pierre celui des capsules spatiales Soyouz pivotant devant les caméras, pour laisser le passage à des cosmonautes éreintés, qui dégringolaient dans une plaine du Kazakhstan.

Dans la chaudière, le feu ne demandait qu'à repartir. Le vieux tapote le métal de son fécond compagnon, comme s'il flattait l'encolure d'un étalon. Pierre, dont les mains recommencent à souffrir du froid, s'inquiète de la lenteur

du procédé alchimique, qui doit consacrer la transmutation par un filet cristallin écoulé du col de cygne de l'alambic.

« Eh pauvre, faut bien compter deux bonnes heures, surtout qu'au début, la gouyate, elle va sortir à plus de 80°. Si tu vas trop vite, la vapeur d'eau, elle vient se mêler à la goutte, c'est plus du boulot. Y'a pas à tortiller, faut le temps qu'y faut, fille de garce.

– Euh, je suis désolé, monsieur Valade, mais j'ai mon article à rédiger avant ce soir, et...

– Vous ne parlerez pas de... ça, hein, monsieur Pechmalou, parce que c'est pas bien légal de nos jours, vous savez...

– Non non, ne vous en faites pas, madame Valade, je suis venu pour les fromages de chèvre, pas pour autre chose. »

Pierre a ponctué sa réponse du plus hypocrite des clins d'œil. Est-ce qu'elle le croit vraiment dupe, pour la pasteurisation de ses fromages, ou ignore-t-elle tout des nouvelles règles ? Non, elle est trop finaude sous ses airs de bonne femme... Malgré sa parfaite connaissance des risques, qu'elle sait en tout état de cause limités, elle n'a pas résisté au mirage de l'exposition dans une belle revue, un coup à en parler des heures durant avec la famille. L'alambic, c'est autre chose, son inconséquent de mari ne prend pas conscience du danger qu'il y a à parader de la sorte devant un inconnu. Un inconnu qu'après tout, elle a elle-même accepté de recevoir.

Le vieux semble être subitement revenu de sa félicité sorcière. Il endure comme un outrage la défection de son hôte avant l'accomplissement du Grand Œuvre.

« Tu vas pas te sauver avant d'en avoir goûté une lichette, mille dieux, petit !

– Non... Bien sûr, monsieur Valade, mais juste un fond, vraiment, vous savez, la tolérance zéro, comme ils disent, sur les routes... J'ai besoin de mon permis pour travailler.

– Mon pauvre, les routes, par ici, elles voient pas plus de képis que de merles blancs. Et puis la goutte, c'est que du naturel... Celle-là, elle titre guère que 60°, le temps d'arriver à la ville, t'auras tout pissé ! »

La démonstration physiologique du brave lambinier est déclamée avec un tel aplomb matois, que toute contradiction rationnelle déraperait sur sa surréaliste évidence. Pierre se contente d'accepter le verre à moutarde, culotté par des lustres de dégustations, qu'on lui tend. Le père Valade a saisi une bonbonne d'eau-de-vie déjà distillée, qu'il vide via un entonnoir dans une bouteille transparente aux épaisses parois, avec des délicatesses de brodeuse pour ne pas renverser la moindre goutte du rustique nectar.

« La terre a point nécessité d'être abreuvée, pas vrai ? »

S'il devine le goût lointain de la prune qui lui tapisse le palais, Pierre sent surtout sa gorge regimber sous une concomitante brûlure. Plutôt une boisson d'homme, aurait fait dire Michel Audiard à Lino Ventura... Il s'efforce de ne

pas tousser, pour conserver une mâle dignité dans cette initiation virulente. Pendant ce temps, le bouilleur débonnaire émet des claquements de langue satisfaits, en jetant régulièrement des coups d'œil sur le pèse-alcool de l'alambic.

Pierre a dû se résigner à la libéralité insistante du deuxième verre, avant de pouvoir déguerpir. Gêné aux entournures, rendu fébrile par l'alcool, son malaise social habituel, en face de gens qu'il ne connaît pas intimement, l'a rattrapé. Il a refusé d'être raccompagné par le couple intrigué de sa confusion, prétextant qu'il lui serait plus simple de faire le tour de la ferme.

Le côté de la bâtisse par où il a choisi de fuir cet univers, qui l'opresse brusquement, n'est pas entretenu. Il est obligé de fouler un tapis d'orties, et trébuche sur un rouleau de fil de fer abandonné dans l'herbe haute, provoquant les cancons de quelques canards moqueurs. Les nuages nauséux, la boue clapotante, la mare putride, s'agglutinent sous son crâne avec la fourbe gnôle, en une marmelade de spleen.

Il se love dans l'habitable de la 405, pourtant spartiate et élimé, comme dans une bulle chaleureuse, un ventre maternel qui le protège de l'extérieur. Il allume une cigarette, laisse la fumée imprégner profondément ses poumons avant de la rejeter d'une bouche soulagée. Le grand air, plutôt que de lui vivifier l'esprit, le plonge dans des abysses de stress. Il ne réagissait pas si radicalement, lorsqu'il était plus jeune, même si la nature et son idyllique aura d'activités

écologes, mis à part les randonnées cyclistes, l'avaient toujours ennuyé. La morosité chronique du mois de janvier n'est pas étrangère à sa déprime, mais c'est surtout son statut de collabo à la petite semaine qui enfonce le coin le plus aigu dans son équilibre mental. Pour justifier son statut et ne pas se vomir complètement, ce qui deviendrait invivable, il s'est forgé une aversion salvatrice envers les coutumes érigées en trophées de l'identité provinciale. Parfois, ce rempart artificiel se rompt sous la touchante sincérité de rencontres, et la croix de ses trahisons l'anéantit de tout son poids.

France Bleu Périgord, ah ! son bon vieux monopole des ondes dans les vallées reculées, ses voix exagérées, ses rires clonés... Les platitudes quotidiennes ont fini par s'imposer en tapisseries sonores, comme celles aux fleurs géantes des grands-tantes de l'enfance, qu'on avait beau juger ringardes mais qu'on ne pouvait s'empêcher de retrouver avec tendresse à l'heure du thé et des petits gâteaux... La radio replonge Pierre dans le cercle de son monde privatif, il maintient d'une main le volant qui tressaute au rythme des cahots, ouvre la boîte à gants, en retire une photo de Léo, son fils de bientôt trois ans aux mimiques angéliques. Un semblant de réconfort le revigore enfin, il bifurque sur la départementale 39. Ça va mieux, il roule.